

AAHA = Amicale Alexandrie Hier et Aujourd'hui

Marcel FAKHOURY

L'Alexandrie que j'ai connue



Plage de Stanley

(Texte tiré d'une conférence organisée par la Société des écrivains dauphinois,
Grenoble, le 15 juin 2001)

Cahier no 36

Jun 2002

✉ Sandro Manzoni, chemin de Planta 31, 1223 Cologny, Suisse

1. PROLOGUE

Pendant près de cent ans (1860-1960), le caractère cosmopolite d'Alexandrie lui a donné une place singulière par rapport aux autres grandes villes égyptiennes. Le nationalisme et ses conséquences directes ont eu raison de son originalité. Sa mutation a commencé en 1952, à la chute du roi Farouk, après qu'une poignée de militaires eurent pris en main la destinée de l'Égypte. Puis il y eut la guerre de Suez en 1956 qui entraîna l'expulsion des ressortissants français, anglais et d'un grand nombre de Juifs. L'exode massif d'autres ressortissants étrangers suivit quelques années plus tard lors des nationalisations des années 60.

Quand, à la fin des années 50, j'ai décidé à mon tour de lui tourner le dos, la ville avait déjà un autre visage. En m'exilant, je croyais avoir tourné une page. Je suis venu en France avec la volonté de rayer de ma mémoire la ville et tous les souvenirs qui m'identifiaient à elle. Je pensais qu'en surveillant mes gestes, en rectifiant mon accent et en changeant ma façon de penser, je parviendrais à me détacher d'elle à tout jamais. Malgré mes tentatives, j'avoue avoir échoué lamentablement.

Aujourd'hui encore, je ne peux songer à elle sans me sentir arracher l'âme. *"Il n'est pas de nouveau paysage, mon ami, non, pas de nouveau rivage; car la ville te suivra, et dans les mêmes rues tu erreras sans fin..."*. Ces mots du vieux poète alexandrin d'origine grecque, Constantin Cavafy, résument mes propres sentiments. Nous sommes, Alexandrie et moi, semblables à ces vieux amants qui ont eu jadis quelques orages, mais dont les liens étroits ont su résister à l'éloignement et aux épreuves du temps.

Où que je me trouve, toujours ma pensée me transporte vers cette ville fantôme, cette cité ardente dont le feu a brûlé mon sang ; ville de lumière, témoin d'une enfance favorisée, d'amours vagabondes, de rêveries à deux, au bord d'une plage ou dans les jardins d'Antoniadis à l'ombre d'un arbre séculaire, sous une *"luna rossa"*. Des myriades de souvenirs, qui, au moindre souffle, rougeoient comme des tisons dans l'âtre de ma mémoire ; qui me consomment, que j'essaie d'éteindre, mais qui renaissent à chaque fois de leurs cendres, que je m'évertue à vouloir tuer, mais qui refusent de mourir. Jour après jour, je mesure à quel point ce passé est encore ancré en moi. Je le perçois tantôt comme un emplâtre lourd et gênant, collé à ma peau, m'empêchant de vivre au présent, tantôt comme un baume odoriférant versé sur moi pour adoucir mes égratignures et mes plaies. De cette mer de souvenirs, je n'ai pas perdu une goutte.

Si l'ombre de tous les personnages disparus plane encore sur moi, je ne peux dissocier leur image de celle de mon quartier qui ressemblait à un champ de fleurs sauvages, à cause de ses maisons bariolées et de la diversité de ses habitants. Des lieux magiques, qui me sont chers, et par-dessus tout l'atmosphère singulière de la ville avec ses milliers d'endroits secrets, insolites, splendides, que les initiés connaissaient bien, et qui foisonnaient autrefois dans Alexandrie, ma ville fauve, ma terre de safran.

Avant d'aborder la période de l'Alexandrie Cosmopolite moderne, je vais survoler l'histoire d'Alexandrie, depuis sa fondation par Alexandre le Grand (un Macédonien) jusqu'à sa renaissance par Mohammed Ali (un Albanais).

2. QUELQUES RAPPELS HISTORIQUES

Le songe d'Alexandre

L'histoire d'Alexandrie, cité mythique, est liée à un songe. Selon la légende, Homère serait apparu en rêve à Alexandre le Grand l'incitant à créer une ville qui porterait son nom. Le chef macédonien rêvait de construire une ville au bord de la Méditerranée pour en faire un port nécessaire et puissant pour l'Égypte. C'est ainsi que suivant ses ordres Alexandrie fut fondée en 331 av. J.-C. et construite par l'architecte grec Dinocrate. Alexandre le Grand mourut à Babylone, en 323 av. J.-C., sans avoir eu la chance de revoir cette ville portant son nom, où pourtant il fut enterré. Capitale des Ptolémées, Alexandrie devint pendant des siècles la plus grande cité de la Méditerranée orientale. Elle fut surtout célèbre pour son phare et sa grande bibliothèque que nous évoquerons un peu plus loin.

Après la mort d'Alexandre, ses généraux se partagent son empire. L'un d'eux, Ptolémée, compagnon d'enfance d'Alexandre, devient roi d'Égypte et fonde une dynastie qui régnera plus de 300 ans. Seize souverains grecs de la dynastie des Lagides ont porté ce nom. Dans son désir de réunir les Grecs et les Égyptiens, Ptolémée I^{er} dit "Sôter" (le Sauveur), instaura le culte de Sérapis sous forme d'un dieu barbu aux mèches torsadées sur le front. Par son aspect, beaucoup identifient Sérapis à Pluton, dieu grec des morts, d'autres voient en lui Osiris, dieu égyptien, époux d'Isis, dieu sauveur, mort et ressuscité, qui garantit la survie dans l'au-delà. En somme Sérapis est un dieu d'aspect grec, mais égyptien d'origine.

Alexandrie, capitale d'Égypte, devient un pôle culturel et scientifique dans le monde hellénistique. A la différence d'Athènes, Alexandrie qui devait avoir quelque 500 000 habitants, sans compter les esclaves, est déjà une ville cosmopolite : Égyptiens, Grecs, Juifs de Palestine venus faire fortune, des mercenaires venus des 4 coins du monde pour s'enrôler dans les armées du roi Ptolémée, parmi eux des Scythes (Russes de langue iranienne), des Thraces (Turcs et Bulgares) et des Gaulois. Les Alexandrins, qui sont un mélange d'Égyptiens (descendants des peuples vivant au temps des pharaons), de Grecs, de Romains et d'autres races, ne peuvent pas connaître réellement leurs origines. Au moment de leur passage vers l'au-delà, ils présentent ce que les archéologues qualifient de « *passport alexandrin* » où apparaît leur double appartenance.

Le Phare d'Alexandrie

Le Phare d'Alexandrie fut construit à l'Est de l'île de Pharos. C'est la troisième des sept merveilles du monde. Conçu sous le règne de Ptolémée I^{er}, il fut complété en 279-280 av. J.-C. sous le règne de Ptolémée II. Haut d'environ 135 m, ce phare était initialement construit pour guider les bateaux. Il inspira ensuite un grand nombre de poètes et d'écrivains, longtemps même après son effondrement suite à de nombreux tremblements de terre qui se sont produits entre le 4^{ème} et le 14^{ème} siècle après J.-C. Des fouilles sous-marines entreprises en 1994 ont permis de retrouver quelques restes du phare et ont surtout permis de mettre au jour des vestiges pharaoniques, statues colossales de granit, sphinx et colonnades.

La Grande Bibliothèque

La grande Bibliothèque fut fondée au début du 3^{ème} siècle av. J.-C. Forcé de s'enfuir à la suite d'un retournement politique, Démétrios de Phalère, philosophe et politicien trouve refuge à Alexandrie. Avec l'accord de Ptolémée, Démétrios décide de mettre en œuvre un projet de savoir universel, avec l'ambition de rassembler dans un même lieu tout le

savoir du monde. Il fut le fondateur de la Grande Bibliothèque et du Musée. Jamais pareille entreprise n'avait été mise en œuvre. Les hommes et les livres venus de tous les coins du monde affluèrent. Une incroyable chasse fut lancée par les autorités alexandrines. De véritables "*chasseurs de livres*" se mirent à sillonner les principaux marchés du monde méditerranéen, utilisant tous les moyens nécessaires pour se procurer des manuscrits. En outre, dès qu'un navire accostait à Alexandrie, des soldats montaient à bord et emportaient les manuscrits qui s'y trouvaient à la Grande Bibliothèque où ils étaient recopiés par les scribes et, selon l'importance du manuscrit, l'original ou la copie était conservé par les autorités pour enrichir ce que l'on appelait "*le fonds des navires*". Les rouleaux rassemblés étaient étiquetés et rangés par discipline, puis par auteur, dans des casiers, à l'intérieur d'armoires murales. On y trouvait tout et en plusieurs versions: Homère, Sophocle, Euripide, Anaximandre, Hippocrate, Aristote, etc... La bibliothèque d'Alexandrie devint la plus grande bibliothèque universelle et regroupa plus de 700 000 ouvrages, faisant ainsi d'Alexandrie un pôle de savoir, de culture et de civilisation.

Cléopâtre

Deux siècles et demi plus tard, Ptolémée XII, dit "*le Flûtiste*", avait décidé que son fils âgé d'une dizaine d'années deviendrait Ptolémée XIII à condition qu'il se mariât avec sa grande sœur Cléopâtre. Ils se marièrent, mais la belle Cléopâtre s'enfuit et revint quand César se trouvait à Alexandrie (48-49 av. J.-C). Une révolte éclata et l'armée alexandrine assiégea les Romains ... Pour éviter que sa flotte ne soit capturée, César fit incendier tous les navires qui se trouvaient dans le Grand Port. Le feu se propagea jusqu'à la Grande Bibliothèque et détruisit, en grande partie, les rouleaux qui s'y trouvaient. Une bataille s'ensuivit entre les troupes de César et les partisans de Ptolémée XIII, qui périt. Sa veuve Cléopâtre se remaria avec son autre frère qui devint Ptolémée XIV. Pas pour longtemps, car elle le fit rapidement assassiner.

César retourna à Rome, suivit quelque temps plus tard par Cléopâtre. Là, la ravissante reine tombe follement amoureuse d'un autre général: Antoine. Pour honorer son amante, le nouveau chevalier servant pille l'importante bibliothèque de Pergame, rivale de celle d'Alexandrie et fait transporter 200 000 volumes à Alexandrie pour les offrir à Cléopâtre qui désirait reconstituer la fameuse Grande Bibliothèque. En l'an 31 av. J.-C. la bataille d'Actium voit la victoire d'Octavien, le futur empereur Auguste, sur Antoine. Après sa défaite, Antoine se suicide. Octavien prend alors le contrôle de l'Égypte. Dès son arrivée dans le port d'Alexandrie, Cléopâtre qui voit son avenir s'effondrer, se suicide à son tour en se faisant mordre par un aspic. Débute alors une période de gouvernement romain et l'Égypte devient la propriété personnelle de l'Empereur.

La période chrétienne

Selon la tradition, les chrétiens seraient issus de la prédication de l'évangéliste Marc. Né dans les milieux juifs et grecs d'une cité cosmopolite, le christianisme égyptien atteint peu à peu le Fayoum, la moyenne vallée du Nil, puis la rive occidentale du golfe de Suez. Dès le II^{ème} siècle, l'Égypte, abandonne progressivement les divinités de l'époque pharaonique. Aux II^{ème} et IV^{ème} siècles, Alexandrie est, avant Rome et Antioche, la métropole chrétienne la plus active et la plus féconde.

La conquête arabe

Au IV^{ème} siècle après J.-C. une série de tremblements de terre et l'élévation du niveau de la mer font disparaître une partie de la ville antique. Elle est conquise par les Arabes en 642. "*J'ai conquis la ville de l'occident*", écrivait déjà au calife Omar, son lieutenant Amr

Ebn El Aas, lorsqu'il eut fait son entrée dans les rues d'Alexandrie, l'an 20 de l'hégire, c.à.d. en 642. La fameuse cité grecque où Euclide composa ses éléments de géométrie, la patrie de Théocrite, Callimaque, Philon le Juif... Cette ville mythique résista 14 mois aux assauts d'Amr Ebn el Aas.

Les nouveaux conquérants établissent leur capitale à Fustat, qui deviendra plus tard le Caire actuel. La conquête arabe porte à Alexandrie un coup funeste. Négligée par le Caire, la ville perd peu à peu son importance et ne représente plus qu'un simple port de transit, situé aux marges du pays. Au cours des siècles, elle est occupée par les Turcs et prise par Bonaparte en 1798. Après avoir été la première ville du monde après Rome et compté près de 600 000 habitants, Alexandrie tombe en pleine décadence. A la fin du 18^{ème} siècle, sa population n'est plus que d'environ 6 000 habitants.

3. ALEXANDRIE COSMOPOLITE

La Reine de la Méditerranée (*Aroussa el Bahr*)

Il faut attendre 1805 pour que Mohammed Ali, officier turc, d'origine albanaise, né à Cavala en 1769 et mort à Alexandrie en 1849, vice-roi d'Egypte, entreprenne la reconstruction du port d'Alexandrie. Il améliore l'irrigation et introduit la culture du coton vitale pour l'Alexandrie cosmopolite. Il rend l'eau douce à la ville par le creusement du canal Mahmoudiah. Il construit des casernes et un formidable arsenal. A sa mort, la ville compte plus de 100 000 habitants. Elle devient peu à peu une sorte de cité européenne provinciale, dominée par les consuls et quelques grands négociants, installés de part et d'autre de la Méditerranée. Il faudra attendre encore un demi-siècle et la mainmise étrangère directe sur l'Egypte pour que la ville européenne prenne son aspect cosmopolite bien connu où vivent côte à côte des populations venues de toute la Méditerranée. Devenue une métropole de plus de 300 000 habitants, Alexandrie sera présentée comme "*La Reine de la Méditerranée*".

Presque tout le commerce de l'Egypte se fait par Alexandrie, soit 93 % des importations et des exportations. La grande affaire de cette époque est le coton. En 1863, avec la guerre de Sécession aux Etats-Unis, le coton égyptien, l'un des meilleurs du monde, connaît une croissance formidable, car cette guerre oblige les filateurs européens à se fournir en Egypte. L'importance du commerce d'Alexandrie donne à son port une très grande animation. On peut imaginer facilement les fortunes considérables qui ont pu se former à cette époque là.

Un peu plus tard, en 1869, le canal de Suez s'achève. Alexandrie est alors un centre stratégique, une plaque tournante des affaires commerciales, une ville ouverte au monde, un refuge international, un centre économique européen et un pôle culturel méditerranéen. A partir de ce moment, ce sont les différentes communautés et colonies qui marquent le paysage.

Suite à des émeutes organisées par le mouvement nationaliste égyptien et conduites par Orabi Pacha, la ville est incendiée, puis occupée par les Anglais en 1882. Néanmoins, sa population et sa richesse ne cessent de croître. Des immigrants d'origines diverses débarquent en grand nombre. Pour devenir résident, il suffit d'une "*taskara*", un billet de passage sur un bateau. Pour tous ces nouveaux arrivants, la ville est devenue leur "*America, America*".

Si Alexandrie tient une place essentielle dans la mémoire de notre temps, c'est parce qu'elle fut un des lieux ultimes où ont pu se conjuguer l'épanouissement individuel, le libéralisme, les attaches communautaires anciennes et l'immersion dans le présent.

Une autre manière de vivre

Ceux qui ont cherché Alexandrie à travers les vestiges d'une civilisation disparue, ont trouvé peu de choses. Néanmoins, on commence depuis quelque temps à en découvrir certains, comme des restes du fameux Phare d'Alexandrie. En réalité, l'Alexandrie cosmopolite était immatérielle, non palpable, ce n'était pas un corps, c'était avant tout un mythe. On la découvrait dans la façon d'être de ses habitants, dans les discussions quotidiennes, dans les cafés, dans les cercles privés, dans les cimetières, dans les tramways, dans les écoles, dans le visage des camarades de classe, musulmans, catholiques, orthodoxes, juifs, protestants, que la nationalité ne suffisait pas à définir. La ville était assez riche pour receler tous les avenir possibles. Pour ma part, je tâcherai de vous la dévoiler, non pas comme on la présentait dans les agences de voyage, mais telle que je l'ai personnellement connue avec ses côtés insolites.

A Alexandrie, la conversation même était cosmopolite à tous les niveaux de la population. Lorsque j'étais gamin, je fréquentais l'école St Michel, dirigée par les Frères des Ecoles Chrétiennes. Quand il fallait partir au petit matin avec mon cartable sur le dos, je fondais en larmes. Parfois le concierge de notre immeuble s'apitoyait sur mon sort et m'accompagnait jusqu'à la porte de l'établissement en me tenant la main. Il me confiait au portier de l'école qui m'escortait jusqu'à mon pupitre en me disant "*Scola bonne pour toi, madrassah is very good*". Quatre langues pour me convaincre que l'école était bonne pour moi. Quatre langues que maîtrisaient une majorité d'Alexandrins. Pour moi, le langage alexandrin est inscrit à tout jamais dans la voix de ma mère. Quand je faisais une bêtise, elle fronçait les sourcils et me disait : "*Ya habibi, oltellak mille fois de ne pas faire ça. Tu ne comprends pas le français ou quoi ?*"... (Mon chéri, je t'ai dit mille fois de ne pas faire ça...). Un dialecte bien de chez nous, salé, poivré, assaisonné, avec le français servi comme plat de résistance et en entrée, un clin d'œil à la langue du pays.

Avant d'emménager vers les beaux quartiers de Ramleh, nous habitions un vieux quartier aux rues étroites, poussiéreuses et certaines tortueuses. Des immeubles branlants et non entretenus, de deux ou trois étages, construits de façon peu homogène, étaient rassemblés là, pêle-mêle comme un capharnaüm. Certains étaient peints en gris et d'autres en rose ou en jaune, à la mode italienne. Leurs couloirs étaient sombres et malpropres. La plupart des allées et des escaliers ressemblaient à des dépôts d'immondices. Au bas des immeubles, comme sur les trottoirs, la moindre place libre était un fonds de commerce. De toutes petites boutiques existantes ou improvisées bordaient les rues. Devant chacune d'elles, un marchand était assis les jambes croisées, le "*narguilé*" aux lèvres, la radio allumée, diffusant à pleine puissance une musique populaire. Dans ces boutiques et sur les trottoirs, toutes sortes de marchandises étaient étalées pêle-mêle : pastèques, melons, dattes, bibelots, pâtisseries, vaisselle, lampes de Tchécoslovaquie, produits allemands de teinture et de pharmacie, pistaches, noix, noisettes, épices, "*amareddine*" (pâte d'abricots), chaussures et tarbouches, cigarettes à l'unité, sirop de kharroub, jus de canne à sucre, et entre deux stands, des vendeurs de "*koulouria fresca*", pain frais au sésame, et des marchands de "*gelati*" (glaces italiennes), ou de "*dandourma*" (glace grecque)... Tout au long de la journée, on pouvait apercevoir assis côte à côte le libraire grec et son cher ami de l'Iran, vendeur de tapis, en train de refaire le monde. Plus loin, un "*Hadj*", assis devant ses loukoums de Constantinople prodiguait des sourires à son voisin l'épicier napolitain. Au milieu de ses piles de porcelaine, des fromages et du beurre de son pays, le Danois de Copenhague surveillait du regard le livreur de yogourt bulgare et le vendeur de soie japonaise.

Les marchands ambulants vantaient leur art et leur spécialité à haute voix, de manière rythmée, sous forme de petites chansonnettes ou bien sous forme de poèmes d'un absolu non-sens, composés pour le seul plaisir du rythme et de la rime. J'entends encore la voix

du vendeur de "chewing-gum", qui défilait dans les rues en criant "Yallah ya wika, ya Marika, mastica Ica el antika", Allez, madame Marika, la mastique Ica est antique. Le chiffonnier faisait quelques pas, puis il s'arrêtait en hurlant "Roba Becchia". Le vendeur de paniers en osier chantonnait d'une voix éteinte "Esbeta yalle alachan badé", objets en osier pour bébés, une symphonie basée sur quatre notes.

Dans beaucoup de cas, mais ce n'était pas une règle absolue, l'origine d'un commerçant déterminait à la fois sa spécialité et la qualité de son travail. Papa faisait réparer nos chaussures chez un "gazmagi" (cordonnier) arménien, prétendant qu'il était plus qualifié que son homologue d'une autre origine. Nous allions chez un épicier ou un pâtissier grec, car c'était chez lui que l'on trouvait la meilleure qualité et le plus grand choix. Les bijoutiers étaient arméniens ou juifs. Ces derniers avaient aussi le monopole du "cambio", le change, ainsi que des grands magasins. Les musulmans étaient plutôt maraîchers à *Hadra*, garagistes et boutiquiers à *Bacos*, menuisiers, plombiers ou domestiques, débardeurs, charretiers, manœuvres. À côté des professions dites classiques, commerçants, artisans et employés, se succédaient une multitude d'autres petits métiers allant du "boyaghi", cireur de chaussures, "shayyal", porteur de bagages, "aarbagui", cocher de fiacre, "bayaa lotaria", vendeur de loterie, "zabbal", ramasseur de poubelles, jusqu'aux "chahhatine", les mendiants organisés. Certains culs-de-jatte et d'autres personnes atteintes d'une infirmité quelconque, mais apparente, faisaient de leur handicap un véritable fond de commerce.

Le soir venu, les nombreux restaurants et cafés qui longeaient la corniche, étaient pris d'assaut par une faune venue de tous les coins du monde. Mille scènes de la vie populaire se déroulaient alors sous nos yeux. On voyait le restaurateur se dépêcher d'installer sur le trottoir ses terrines de tomates et de piments, ses courgettes et poivrons farcis, ainsi que son gril et sa marmite pleine d'huile. Plus loin, un vieux "bawab" (concierge), s'affairait devant la porte d'un immeuble. Pour arrondir ses fins de mois, il s'était transformé, l'espace d'un été, en marchand de "doura" (maïs entier grillé), et de boisson gazeuse, "cacoula" et "beps" (coca-cola et pepsi-cola). On l'apercevait, tout heureux, en train de griller quelques céréales, à la demande de "l'effendi" (monsieur égyptien), du troisième étage et de son voisin, le "khawaga" (monsieur européen). Près de lui, un marchand de "foul" (fèves noires) et de "falafel" (boulettes de fèves), préparait ses sandwiches et s'apprêtait à servir les promeneurs en chantant une vieille chanson de "Om Kalsoum"

Au milieu d'un nuage de fumée, les conteurs et les musiciens montraient leur talent devant des hôtes attablés à l'intérieur de l'établissement ou sur les terrasses. Les soirs d'été, l'air était embaumé d'une délicieuse fraîcheur. Dans le ciel bleu, les étoiles scintillaient comme des points d'or. Assis devant une tasse de "Kahwa", ce célèbre café oriental chauffé par un léger brasero et servi toujours avec un verre d'eau fraîche, on ne se lassait pas d'observer les promeneurs et les marchands ambulants issus de toutes les nations, avec lesquels on marchandait avant d'acheter quelques babioles, séduits par l'éloquence et le savoir faire du camelot.

Quelle était belle la corniche d'Alexandrie ! Devant un fabuleux décor liquide et vaporeux, on avait par moment l'impression que la mer rejoignait le ciel. Ce paysage irréel aux longues irisations bleuâtres, mauves et roses, épurait nos âmes et nous invitait aux songes. Il s'offrait à nous comme une poésie.

Les promenades sur la corniche les plus prisées se faisaient en fiacre, baptisé "arabia hantour". Il suffisait de crier "arbagui", pour que deux ou trois cochers se précipitent vers vous. Parfois, un jeune larron se glissait discrètement derrière le fiacre pour éviter de faire la route à pied. Il faisait cela à ses risques et périls, car souvent, des piétons,

railleurs et malicieux, avertissaient aussitôt le conducteur en criant "*korbach wara*", fouet à l'arrière. D'un geste sûr et sans pitié, le cocher lançait son fouet à l'arrière du véhicule. L'intrus qui accusait le coup descendait aussitôt, portant une main sur son visage lacéré, hurlant de douleur et vociférant de grosses insultes à l'égard de son agresseur et des plaisantins, en traitant les uns et les autres de "*khawalat*" (pédérastes). Néanmoins, nul ne prêtait attention aux injures et on n'en venait jamais aux mains. Chacun poursuivait son chemin et l'incident était clos. D'une manière générale, toute dispute prenait fin, dès qu'une tierce personne venue servir de médiateur, prononçait le mot magique "*Maalesh*" (ça ne fait rien ou pardonne lui), une véritable panacée qui avait la faculté de régler tout conflit.



La place Saad Zaghloul et la Corniche

A côté des fiacres, peu onéreux, il y avait les taxis, de couleur jaune et noire, de marque Mercedes pour la plupart, plus coûteux, mais plus confortables et plus valorisants pour le client. Néanmoins, il arrivait parfois de faire un mauvais choix et de tomber sur un vieux tacot dans lequel le chauffeur comme le passager, n'étaient pas sûrs que le véhicule irait jusqu'au bout de sa course. Après les quelques pannes secondaires, auxquelles tout Alexandrin était habitué, venait souvent la panne principale, c'est-à-dire l'arrêt total. Pour poursuivre son trajet, le chauffeur se repliait sur une ultime solution, mais celle-ci était radicale et avait toutes les chances d'aboutir. D'une voix puissante il ameutait la foule en criant à tue-tête : "*El y heb el Nabi y zo*" (que celui qui aime le prophète se mette à pousser !) A l'instant même, plusieurs passants, pas nécessairement musulmans, se précipitaient pour pousser l'engin jusqu'à ce qu'il redémarre. L'appel au nom du prophète avait été perçu avant tout comme un appel au secours. Cette bienséance était courante chez les Alexandrins. Dans cet intervalle, l'occupant du véhicule, qui avait payé plus cher pour être mieux servi, ne se préoccupait pas de ce qui se passait à l'extérieur. Ce paradoxe était généralement bien admis par les passants.

D'ailleurs, il ne serait pas venu à l'idée de certains voyageurs, qui tenaient à leur standing, d'aller pousser un véhicule ou bien de porter un bagage. Ils attendaient que ça se passe et ça se passait toujours bien. Tout le monde était satisfait, la foule qui avait rempli son devoir, le conducteur qui avait donné satisfaction au client et le consommateur lui-même qui en avait eu pour son rang.

Tout ceci faisait partie de la vie courante. Snobisme, réserve, bonhomie et folklore se conjuguèrent et se confondirent au quotidien. Chaque milieu avait sa place et ses habitudes. Pour conserver un certain prestige, il fallait savoir respecter les convenances.

Les Alexandrins et les Alexandrines

Les personnages que j'ai connus là-bas étaient sensibles et captivants, des sages et des fous, des fils de riches, de faux riches, de vrais pauvres, des savants, des poètes et je cite Georges Moustaki : *"Des maîtres philosophes qui n'ont jamais rien lu, mais qui ont tout compris... des filles qui vous offrent un instant qui ressemble à mille et une nuits... Des enfants rois que le soleil couronne, même si leurs palais ne sont que des taudis"*, mais aussi des employés de banque, des homosexuels qui, après une rude journée, quittaient leur complet gris et leur cravate pour aller se travestir le soir au *"White Eagle"* et danser le *"bouzouki"*, des *"Bash mohandess"* (ingénieurs), exhibant leurs titres avec un snobisme dédaigneux, des marginaux, des beaux parleurs, des séducteurs au tempérament de feu *"ardente"* et, surtout, les redoutables agents de bourse, avec un certain nombre de spéculateurs qui faisaient monter ou baisser à leur guise le prix du coton. En 1890, un voyageur avait lancé cette boutade : *"L'essentiel à Alexandrie se tient dans la poche intérieure gauche du veston des courtiers"*. Obsédé par le cours du coton, l'Alexandrin spéculateur quittait sans s'excuser une partie de bridge pour aller demander à son voisin en langage codé : *"Combien de talaris l'Ashmouni février ? Et le Sakel fully good fair novembre, combien ?"* Cette fièvre d'une spéculation pourvoyeuse de gains faciles s'accompagnait d'un désir de jouissances immédiates et matérielles. D'un esprit pratique, les pieds sur terre, accommodant sur ce qui est accessoire, mais très exigeant sur l'essentiel, l'Alexandrin de ce temps-là était surtout un jouisseur, adepte de ces mots d'Horace *"carpe diem"* (mets à profit le jour présent...) La nuit tombée, vêtu d'un pantalon gris sombre, chaussures claires et veston de soie blanche, il aimait briller dans les salons et les cercles mondains. Après le film, il allait avec ses copains manger des glaces chez Mme Christina, patronne de *l'Elite*, ou déguster des pâtisseries européennes chez *Baudrot* ou *Pastroudis*, ou boire un café liégeois chez *Athineos* ou jouer au bridge au cercle syrien, ou au poker dans une vieille alcôve du quartier *d'El Attarine* accompagné de quelques bourgeoises aussi férues que lui des jeux de hasard et ceux de l'amour. On n'entrait pas dans les cercles ou au *Sporting Club* comme dans un moulin, il fallait avoir un nom et des titres ou les inventer ou alors se faire remarquer à coup de gros *"bakchichs"*, de voitures de luxe *Lincoln* ou *Studebaker* ou avoir une maison secondaire à *Agami* ou une cabine sur la plage privée de *Sidi-Bishr*. Après quoi, il n'y avait plus qu'à attendre qu'un notable donne son *"Sta bene"*... Plus distingué dans ses manières que le Cairote, l'Alexandrin cosmopolite était un vrai *"dandy"* qui avait l'œil net, la décision prompte, l'initiative hardie et le geste large du mécène. Il laissait toujours sa porte ouverte, appelait tout le monde *"mon cher ami"*, donnait sa parole d'honneur cent fois par jour, mêlait dans sa conversation de beau parleur, des mots et des expressions empruntés aux nombreux idiomes qu'il connaissait, n'ayant le culte d'aucun d'eux et forgeant des néologismes sans hésitation. Il était fier de sa ville, plus familiarisée avec la civilisation occidentale, ce qui lui conférait, à ses yeux, une sorte d'aristocratie. Par ailleurs, il était fier des Alexandrines.

"Alexandrie, disait Barrès, est l'un des points du monde où sont rassemblées le plus de jolies femmes". En effet, les Alexandrines étaient majestueuses ; filles de bonne famille, bien élevées, croyantes et pratiquantes pour la plupart, timides, réservées, pudiques par convenance, mais en réalité "*non troppo*", habillées à la dernière mode, élégantes avec un brin de snobisme, leurs toilettes offraient une note audacieuse. Vêtues des dernières créations de Chanel, Patou et Ricci, elles se parfumaient au no 5 de Chanel ou de Bourgeois ou de Worth ou de Coty. Modernes jusqu'au bout de leurs délicats petits pieds aux ongles peints, les Alexandrines avaient un furieux désir de rompre avec tous les préjugés, de goûter à toutes les sensations, mais en secret et sous réserve. Elles étaient libres et libertines avec cette peur de paraître dupes, même de leur cœur. Créatures superbes, elles étaient la parure vivante de la ville. Leur esprit pétillait comme une coupe de champagne. Le luxe dont les hommes les entouraient, elles le leur rendaient au centuple par leur éclat de rire et la fougue incomparable de leur joie de vivre. Avec elles, on avait la délicieuse impression de passer sans cesse d'un monde à l'autre et de vivre, ainsi, en marge de l'univers.

On retrouve certains de leurs caractères dans la personnalité de "*Justine*", cette petite Juive mystérieuse, insaisissable, singulière et si attachante du "*Quatuor d'Alexandrie*" de Lawrence Durrell, ou alors dans le cosmopolitisme des salons, le beau monde insouciant de Fausta Cialente où, dans "*ballata levantina*", Francesca, une ancienne danseuse milanaise s'exclamait après une soirée de jeu "*Oui ! J'ai perdu cinquante guinées, cette semaine, mais qu'est-ce que ça peut me faire ? Après moi, le déluge !*" alors que le jour même, penchée sur la balustrade du palier, elle grondait *Osta* Mohammed, le cuisinier, parce que, comme d'habitude, il s'était fait voler sur le poids de la viande.

Des étoiles filantes qui ont traversé les instants les plus fragiles de toute une génération d'étudiants, et qui ont laissé des souvenirs durables dans la mémoire de chacun. Aujourd'hui encore, dans le journal des Anciens d'Alexandrie, des dizaines de septuagénaires continuent à lancer des appels du style : Qu'es-tu devenue Tatiana ? Quelqu'un a-t-il des nouvelles de Joyce ? Mona, te souviens-tu de moi ? Des astres instables et brillants dont la lumière continue à rayonner longtemps, longtemps, après leur disparition.

Les salles de cinéma

A cette époque, beaucoup de salles de cinéma, construites dans les années 40 et 50, étaient dignes de celles qui existaient en Europe : *Metro, Amir, Rialto, Rio, Strand, Alhambra, Star, la Gaieté*... la plupart avec air conditionné et cafétérias. Tous les films étaient diffusés en version originale et sous-titrés en français et en arabe. Si la plupart des cinémas étaient luxueux et confortables, quelques-uns laissaient à désirer et le spectacle se déroulait à la fois sur l'écran et dans la salle. Le plus délabré de tous était le "*Concordia*", appartenant à l'un des magnats du 7ème art : M. Elie Loutfi, qui en possédait plusieurs, heureusement beaucoup mieux lotis. Imaginez une grande salle dans laquelle fourmille une populace en haillons, assise sur des fauteuils le plus souvent percés ou des banquettes branlantes. Entre deux bagarres, il arrivait que le public installé au poulailler, pisse et crache sur le public assis dans la salle ou lui lance des épiluchures de bananes ou de cacahuètes. Pendant toute la durée de la projection, les spectateurs assis derrière vous, ne se gênaient pas pour cracher droit sur votre nuque l'écorce de graines de courges ou de pastèques, passe-temps favori des Egyptiens. J'ai vu des scènes similaires dans le film de Fellini : "*Amarcord*"

Les établissements scolaires

Une multitude d'écoles privées pour filles et garçons dispensaient une bonne instruction et une éducation assez stricte. Parmi les écoles de langue anglaise, citons le *Victoria*

College, le "*nec plus ultra*", le *British Boys School*, le *Sacred Heart School*, l'*English Girls College*, le *Scottish School for Girls*, le *Saint-Andrews Scottish School for Boys*, etc.... Les établissements qui dispensaient une formation en langue française étaient tout aussi nombreux : le *Lycée de la Mission Laïque Française*, le *Pensionnat Notre-Dame de Sion*, le *Pensionnat de la Mère de Dieu*, l'*Ecole Girard*, le *Pensionnat des Sœurs de la Miséricorde*, *Besançon (Institut Sainte Jeanne-Antide)*, l'*Ecole Jabès*, l'*Ecole Menasce*, le *Lycée de l'Union Juive pour l'enseignement*, la *Société de Comptabilité de France*... mais le summum était le *Collège Saint-Marc*, avec sa fameuse coupole, tenu par les Frères des Ecoles Chrétiennes de Saint Jean-Baptiste de la Salle, où j'ai suivi une partie de mes études secondaires avant d'aller par la suite m'oxygéner au *Lycée Français*. Quand je passais un examen trimestriel ou final, je mettais toutes les chances de mon côté. Au sommet de ma feuille d'examen, j'inscrivais J.M.J. en lettres majuscules : Jésus, Marie, Joseph. Si jamais, ce jour-là, la Sainte Famille n'était pas disponible pour moi, il me restait l'espoir, par l'évocation de ces trois lettres, d'attendrir le "TCF, le très cher Frère" pour avoir quelques points de plus.

Plusieurs fois championne d'Alexandrie, l'équipe de basket du collège Saint-Marc a été aussi championne d'Egypte à l'époque où l'Egypte avait remporté les Jeux méditerranéens en battant l'Espagne en finale. C'était au début des années 50.

A côté de ces écoles, il y avait une multitude d'autres établissements, parmi lesquelles les écoles italiennes de *Don Bosco*, de *Maria Ausiliatrice*, du *Sacro Cuore*, etc., les écoles grecques *Salvago* et *Averoff*, l'école allemande *Saint Charles-Borromée*, l'*Ecole Suisse*, des écoles arméniennes, coptes, égyptiennes...

L'urbanisme et l'architecture

Les quartiers portaient la marque de différents styles. Chaque promoteur suivait sa propre fantaisie. A côté de la "*Banco di Roma*", réplique du Palais Farnèse, on en construisait une autre inspirée de l'architecture arabe. Au milieu des pelouses, les Britanniques, qui dominaient le pays, plantaient leurs cottages aux toits de tuiles. Les Italiens ornaient leurs villas de pergolas florentines. Les Grecs donnaient un fronton athénien à leurs écoles. Un Arménien a copié le temple de Philae et un vieil original qui avait commencé sa carrière comme soutier s'était choisi pour retraite une maison en forme de bateau. De grands immeubles et édifices portaient le nom de familles influentes qui ont fait leur fortune dans le négoce du coton, l'exportation, les propriétés foncières ou la Bourse : *Salvago*, *Menasce*, *Ralli*, *Aghion*, *Sursock*, *Averoff*, *Antoniadis*... Il faut reconnaître que le cosmopolitisme alexandrin a été impuissant à créer une architecture qui lui soit propre. Dès qu'on s'éloignait du centre ville apparaissaient palmiers, poivriers, flamboyants, ficus, lilas, tamarins... Le jardin de *Nouzha* avec ses corbeilles de fleurs et celui d'*Antoniadis* avec ses grands arbres séculaires pouvaient rivaliser avec les plus beaux jardins d'Europe.

Les plages

Le quartier de Ramleh où nous habitons, se distinguait par ses plages aux noms magiques : *Camp-César*, nous disions "*Campo Cesare*", puis *Ibrahimieh*, *Sporting*, *Cléopatra*, *Stanley Bay*, *Glyménopoulo*, *San Stefano*, *Sidi Bishr*, un mélange de peuples et de siècles. Le bleu-vert du flot, le sable doré, les rayures rouges des parasols, le bleu marine ou le jaune citron des cabines, les teintes de maillots, la gamme des peaux brûlées par le soleil et le sel, tout cela formait sur les plages alexandrines un bariolage de couleurs à la fois criard et gai. Affalés sur une chaise-longue, des messieurs ventrus méditaient en mâchant des cacahuètes et des graines de pastèque. Les Alexandrins, en

villégiature dans leur propre ville, donnaient à leur cité une exubérance, un chatoisement, un ton léger issus de leur propre nature. L'Alexandrin vivait alors dans une pétillante animation et une nonchalance heureuse.



Plage de Glyménopoulos

Les communautés et les colonies

De mon temps, Alexandrie rassemblait des gens de provenance très diverses : des Grecs, des Italiens, des Arméniens, des Syro-Libanais, des Maltais, des Français, des Anglais, des Russes blancs, des Allemands, des Suisses, des Slovènes, des Turcs, etc. C'est cette variété même, ce mélange, ce pêle-mêle qui formait son caractère si particulier. On y parlait toutes les langues, on y trouvait toutes les races de l'Orient et de l'Occident. Les gens se regroupaient en communautés (la grecque, la juive, la syro-libanaise, etc.) ou en colonies (la française, l'italienne, la suisse, etc.)

Dans cette terre promise, après l'ouverture du canal de Suez et la construction du port d'Alexandrie, les investisseurs étrangers avaient repéré le filon d'or. Dès lors, chaque révolution, chaque guerre, chaque génocide entraîna son lot de nouveaux immigrants. Des Grecs venus des îles de la mer Egée et ceux échappés de la catastrophe de Smyrne de 1922 ; des Italiens originaires de la misérable Sicile ou de Calabre, des Arméniens rescapés de Turquie et de l'URSS, des Juifs séfarades du bassin méditerranéen, de Syrie, d'Iran, d'Odessa, de Corfou, etc. Les autorités n'exigeaient d'eux ni passeports ni cartes d'identité. Le nouvel immigrant n'était pas dépaycé. Des membres de sa communauté, établis ici depuis longtemps et bien installés, l'accueillaient et l'intégraient dans un temps record. D'où qu'il vienne, il se sentait très vite chez lui. Les Coptes, chrétiens orthodoxes descendants des anciens Egyptiens, étaient là depuis des millénaires. Tout un peuple hétéroclite était massé sur cet espace étroit étendu entre la mer et le désert. Chacun bénéficiait des infrastructures érigées par sa propre communauté, qui veillait étroitement sur le bien-être de ses concitoyens. Cette minorité étrangère d'Alexandrie,

qui représentait environ 25% de la population, tenait les leviers de commande de l'activité commerciale et donnait le ton à la vie sociale.

Chacun conservait jalousement son caractère propre. Les communautés avaient leurs églises, leurs temples ou leurs synagogues ; leur clergé, leurs écoles, leurs hôpitaux, leur cimetière. Les notions de race et de religion avaient souvent plus d'importance que la nationalité qui n'avait qu'une valeur de passeport. Qu'il soit maghrébin, smyrniote, espagnol, syrien ou italien, le Juif vivait au sein de sa communauté, peu importe sa nationalité, de même le Syrien chrétien affichait sa foi chrétienne et fréquentait les églises maronites, grecques catholiques et latines, tandis que le Syrien musulman finissait par se fondre dans la foule égyptienne. Le Juif fermait ses bureaux le jour de Pourim, le Français fêtait le 14 juillet, l'Anglais, l'Empire Day, le Grec, le jour de la Saint-Georges... Quand venait Yom Kippour, la foule juive envahissait la rue *Nébi-Daniel*, chacun tenant dans les bras le sac de velours qui contient le "*talleth*" et le Livre. Le dimanche des Rameaux, les Coptes brandissaient par les rues leurs palmes tressées. Le Vendredi-Saint la circulation de la rue Fouad était interrompue pour permettre aux Grecs Orthodoxes de faire leur procession avec bannières et encensoirs au vent. A toute heure, on pouvait voir un musulman s'arrêter sur le trottoir, se déchausser, étendre les bras et commencer sa prière sans le moindre souci des passants, en disant à haute voix, "*La Ilahi illa Allah, wa Mohamad rassoul Allah*". Il n'y a qu'un seul Dieu : Allah, et Mohamed est son prophète.

Dans la splendeur de cette insolente lumière d'orient qui ne laissait aucune place à la mélancolie, toutes les communautés réunies célébraient chaque année le traditionnel "*Sham-el-Nessim*", la fête du printemps dont les rites remontent à l'antiquité païenne. Les grosses fèves brunes (*foul*) avaient mijoté dans l'eau toute la nuit sur un feu doux. On allait les manger avec des oignons blancs et des œufs durs au cours d'un joyeux repas qui réunissait parents et amis sous les palmiers, les amandiers ou les bougainvilliers en fleurs. En même temps, on consommait le plat traditionnel, le "*fisikh*", un poisson salé et mariné au goût fort et exquis.

On ne se sentait ni juif, ni chrétien, ni musulman. On était tous les fils de cette Méditerranée qui avait été depuis toujours le creuset où les peuples les plus divers s'étaient forgé une sensibilité commune par-delà et au-dessus de leurs divergences idéologiques. Nous étions distincts, mais non séparés, respectueux de nos différences, tolérants. Nous aimions la vie ! C'est tout ! Et pour nous tous, c'était ça l'essentiel. .

La mort du cosmopolitisme

Aux premiers temps de la deuxième guerre mondiale, Alexandrie se réveillait tous les matins, surprise d'être encore intacte après une longue nuit de bombardements. Le temps de panser leurs plaies et d'inventorier leurs dégâts, les habitants retournaient à nouveau se réfugier dans des abris sommaires. Les Allemands étaient à El Alamein, à 80 kilomètres seulement de la ville, et d'après la rumeur, le maréchal Rommel, "*le renard du désert*", semblait à un moment prendre l'avantage sur les Alliés. Dans leur grande majorité, les Egyptiens souhaitaient la victoire allemande, non pas par idéologie, mais parce qu'ils détestaient les occupants anglais et que pour eux tous les moyens étaient bons pour les bouter hors d'Egypte.

En pleine guerre, notre quartier situé au cœur de la ville, avait pris les couleurs d'une mosaïque. Pour refouler l'avance de Rommel et de ses troupes, plusieurs centaines de milliers de combattants alliés s'étaient donné rendez-vous à Alexandrie. A côté des Anglais, il y avait, entre autres nationalités, des Sud-Africains, des Australiens, des

Néo-zélandais, des Libanais et des Français. Sur tous les murs d'Alexandrie, cette phrase était inscrite en lettres majuscules : "*La France renaîtra*". De ce temps-là, une voix et une phrase sont restées ancrées dans ma mémoire, la voix du "*chaouich*", le gendarme du quartier qui courait dans tous les sens en criant "*Taffi Ennour, Taffi Ennour*" (éteignez vos lumières). A force, nous avons recouvert nos fenêtres de papier bleu sombre... Quelques mois plus tard, la bataille d'El Alamein prenait fin, le général Montgomery avait eu raison du maréchal Rommel.

La création de l'Etat d'Israël en 1948 et la guerre qui l'avait suivie n'avaient pas changé nos habitudes : nous vivions au présent, sans souci du lendemain. Pour réaliser leur objectif de créer un Etat juif en Palestine, beaucoup de sionistes avaient déjà choisi de quitter Alexandrie. Ils faisaient partie de la vague clandestine de 1946.

Pendant ce temps, deux exodes avaient lieu simultanément : celui des Palestiniens qui avaient tout perdu et qui affluaient chez nous et celui des Juifs, bien organisés, qui partaient en Israël, via Chypre, Gênes ou Marseille. Les Juifs communistes, intellectuels ou grands bourgeois, préféraient rejoindre l'Europe ou les Etats-Unis. Cependant, si beaucoup prirent le chemin de l'exode, la majorité resta sur place, attendant que passe l'orage. Après avoir mené une vie discrète pendant une courte période, les Juifs reprirent peu à peu leurs habitudes, et en quelques années, tout redevint comme avant ; les synagogues, les mouvements sionistes et les clubs sportifs faisaient à nouveau le plein. Néanmoins, les données n'étaient plus les mêmes. Du fait de la création de l'Etat d'Israël et des liens étroits qui unissaient les Juifs d'Egypte au nouvel Etat, la présence de ceux-ci dans le pays était de plus en plus contestée.

Suite à cette guerre, perdue par les Arabes, la population égyptienne dans son ensemble souffrait d'un grave malaise. Les nouvelles qui se propageaient de bouche à oreille, indiquaient que le roi Farouk n'avait pas été à la hauteur de la situation et qu'il avait pourvu ses soldats d'armes rouillées et anciennes, datant de la deuxième guerre mondiale, dont les obus explosaient entre leurs mains. La colère latente qui couvait à cette époque, cumulée au ressentiment plus ancien qui s'était manifesté lors des luttes nationales menées autrefois par *Orabi Pacha* et *Saad Zaghloul*, prenait de plus en plus d'ampleur. Elle devait éclater quelques années plus tard de façon cinglante. Une colère impétueuse qui eut de lourdes conséquences pour nous. Elle défigura le visage d'Alexandrie et sonna le glas du cosmopolitisme. Jusque-là, à part quelques étrangers avertis qui avaient bouclé leurs valises et qui étaient retournés dans leur pays en emportant leurs biens, personne ne s'était rendu compte de ce qui se tramait dans les coulisses. Pour le reste de la population, qui continuait à se nourrir de chimères, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

La vie s'écoulait en douceur. Nous vivions au jour le jour, dans l'insouciance du lendemain. A l'abri des mauvaises surprises, nous ignorions les manigances qui se tramaient dans l'ombre d'une caserne militaire et qui allaient provoquer les premières fissures. En 1952, suite à un coup d'Etat, les militaires prirent le pouvoir. Le Roi Farouk fut détrôné et exilé avec sa famille. En partant, ce joueur impénitent lança cette boutade à la face du monde : "*Bientôt, il n'y aura plus que cinq rois sur terre, le roi d'Angleterre et les quatre rois du jeu de poker.*"

Au cours des mois qui suivirent, le roi déchu fut l'objet de maintes railleries, histoires drôles, épigrammes et gadgets représentant sa majesté en différentes positions de débauche ou transformant son visage en celui d'un cochon. Entre-temps, la junte militaire lançait le mot d'ordre suivant : "*Mafish Maalesh*" (Il n'y a plus de *Maalesh*, plus de pardon). Sur sa lancée, elle abolissait certains privilèges. La possession des terres

agricoles fut réduite, dans un premier temps, à 200 feddans par propriétaire. Dans la foulée, les titres de noblesse, prince, pacha, bey furent à jamais bannis.

Pendant deux ans, il y eut une lutte indécise pour la prise du pouvoir, entre le vieux général Neguib et le fougueux colonel Gamal Abdel Nasser. Dans l'opinion publique, Neguib récoltait plus de sympathie que son rival Nasser, mais celui-ci avait un frère, *Leissi*, très activiste, lequel, par ses interventions verbales et écrites, ne cessait de discréditer le vieux général. En 1954, le destin départagea les deux hommes et de cette bataille, c'est le jeune colonel, le « *bikbachi* », qui sortit vainqueur.

Cette année-là, Nasser fit un grand discours sur la place Mohammed Ali à Alexandrie. Soudain, des coups de feu retentirent. Les frères musulmans venaient de commettre un attentat contre lui. Pendant que la foule, massée sur la place, tentait de s'enfuir, la voix impériale de Nasser retentit comme un éclair, une voix forte, vibrante, autoritaire, héroïque, convaincante et très sûre d'elle : "*Ne fuyez pas mes frères !*" hurlait-il. "*Ne fuyez pas ! Que chacun reste à sa place !*" "*Ana lastou gabane*" (je ne suis pas un lâche!), "*Je suis là pour sauver l'Egypte !*"

Devant le courage de l'homme, le délire s'empara de la foule. A l'instant et dans toutes les villes, on scanda le nom de celui qui fut appelé plus tard et jusqu'à sa mort le « *Raïs* », le chef. Nasser fut consacré ce jour-là. Le général Neguib avait définitivement perdu la partie. A partir du lendemain, de grandes banderoles étaient plantées dans toutes les rues, avec ce slogan : "*Erfah raasak ya akhi, lakad mada hahdoul istihmar !*" "*Relève ta tête mon frère, le temps de l'impérialisme est révolu !*". Par la suite, les événements politiques s'accéléraient. Après avoir menacé les riches, on pointait du doigt les étrangers. Entre-temps, le chef de la révolution obtenait des forces britanniques un accord pour évacuer le pays dans un délai de deux ans.

1956 fut une année charnière. Le 26 juillet, le Raïs s'adressa à une foule de 250.000 personnes. Dans un grand éclat de rire, il annonça la nationalisation de la compagnie du canal de Suez. Quelques mois plus tard, les blindés israéliens envahirent le Sinaï. Après un ultimatum adressé pour la forme aux belligérants, mais dans le fond à la seule Egypte, la France et la Grande-Bretagne débarquèrent à leur tour à Port-Saïd et à Port-Fouad. C'était la guerre. Les résidents français, anglais, ainsi qu'une majorité de juifs furent expulsés d'Egypte ; leurs biens furent nationalisés ou mis sous séquestre. Les institutions culturelles furent arabisées. Désorientées, les autres communautés s'en allèrent à leur tour par petites vagues.

Bien qu'ils soient nés à Alexandrie et s'estimant Alexandrins à part entière, le nombre de gens que l'on considérait désormais comme étrangers et qui s'expatriaient ne cessait de croître jour après jour. Egyptiens de cœur pourtant, ils ne trouvaient plus leur place dans une Egypte en pleine mutation, où la religion devenait un élément fondamental pour accéder à tout emploi. Désormais, nous faisons partie d'une espèce en voie de disparition, des résidents en sursis, qui, à tout jamais, avaient perdu leurs repères.

Ce merveilleux édifice d'espoir, d'amour et d'entente qui nous avait soutenus jusque-là, dans lequel on avait cru et qui faisait notre originalité, n'était plus qu'une façade lézardée, qui s'écroula du jour au lendemain. En quelques mois seulement, tout avait changé, aussi bien les structures que les mentalités. On changea le nom des écoles, celui des stations et celui des rues.

Dès lors, Alexandrie n'avait plus le même visage. La cité cosmopolite, celle où je suis né, où j'ai vécu, où j'ai grandi, cette ville symbole que j'ai tant aimée, avait perdu son originalité. Le nom demeurerait, mais l'esprit n'était plus le même. Néanmoins, avec le

temps, on continuera d'évoquer l'Alexandrie cosmopolite comme un rêve lointain, un mythe, à l'égal de Byzance, de Palmyre ou de l'Atlantide.

J'ai quitté Alexandrie en 1959, ignorant que j'emportais une partie de la ville dans mes bagages, avec ses couleurs, ses senteurs et ses personnages pittoresques, ses sages et ses fous. Face au nationalisme, l'Alexandrin que j'étais, identifié comme cosmopolite, a été relégué du jour au lendemain, comme un objet désuet, inutile et pesant. Je portais en moi l'âme des cailles que les gamins, naguère, attendaient au bord de la corniche pour les abattre d'un coup de roseau.

Après mon départ, et les nationalisations accélérées des années 60, la saignée de l'Alexandrie cosmopolite ne s'arrêta plus. Vague après vague, Maltais, Italiens, Arméniens, Grecs, Coptes... cherchèrent et trouvèrent asile ailleurs... New-York, Los Angeles, Sao Paulo, Montréal, Sydney, Beyrouth, Milan, Rome, Paris, Athènes... Peu à peu, Alexandrie la cosmopolite cessa d'exister, assassinée par le nationalisme.

La cité du Macédonien qui rêvait de marier l'Orient et l'Occident n'est plus désormais qu'un mythe, "*la capitale de la mémoire*". Restent ces épitaphes inscrites en arabe, en hébreu, en français, en anglais, en grec, dans toutes les langues d'Orient et d'Occident, sur les tombes de nos aïeux dans les cimetières de Chatby. Reste la mémoire des pierres et des lieux. Reste l'écrit. Reste le miel des souvenirs. Reste la nostalgie.

Marcel FAKHOURY

Marcel FAKHOURY, né à Alexandrie (Egypte) en 1936, habitait au 81, rue Dara, à Sidi-Gaber. Il a suivi ses études chez les frères des écoles chrétiennes : St.-Michel, St.-Gabriel et St.-Marc... Et les deux dernières années au "Lycée Français". De 1952 à 1959, il a travaillé comme employé à la Banque Ottomane, rue Sésostris, qui devint plus tard "Bank al Goumhouriah" et aujourd'hui "Bank Misr".

Il quitte sa ville natale en 1959 et s'installe dans la vallée du Grésivaudan, près de Grenoble, en France, où il obtient la nationalité Française. Après avoir travaillé plus de trente ans à Caterpillar France, filiale d'une société multinationale installée à Grenoble, il part en pré-retraite en 1993. Membre du groupe de direction au sein de l'entreprise, il a occupé plusieurs postes d'encadrement dans le domaine de l'audit, de la gestion et de la formation des cadres et des employés.

Marcel Fakhoury est marié et père de famille. Il a deux autres frères qui ont quitté Alexandrie au début des années 60. Raymond, l'aîné, est installé à Beyrouth et Henri, le benjamin, s'est établi à Los Angeles.

Epris de poésie, de littérature et d'histoire, il a écrit son premier roman en 1991 " Le studio de Déborah ", une histoire d'amour qui se passe à Alexandrie, et depuis, il s'est intéressé particulièrement à l'histoire d'un homme illustre : Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche et à celle d'un village : Morêtel-de-Mailles, où l'auteur a vécu près de 22 ans. Marcel est membre du bureau du Conseil d'Administration de la Société des Ecrivains Dauphinois et directeur de rédaction des *Cahiers de l'Alpe* et de la lettre *Ex-libris Dauphiné*. Il est l'auteur de plusieurs articles historiques, romans et comédies, et de trois ouvrages racontant l'histoire des hommes et des lieux de la région dauphinoise. Il a donné plusieurs conférences sur le chevalier Bayard, ainsi que sur Alexandrie, ville à laquelle il est très attaché et qui fut longtemps cosmopolite.